UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE SUR LA SOUFFRANCE

D'APRÈS JOB.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le décembre 1862, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

NUMA-EUGÈNE BONHOURE,

DE CASTRES (TARN).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS,

1862.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552714_0105

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE !

Respect et regrets.

A MA MÈRE !

Amour filial.

A MON AMI

AUGUSTE MILHAU.

A MES AMIS

P. CHAUDIER, U. BOURDIN,

PASTEURS.

A CEUX QUE J'AIME.

N. E. BONHOURE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻.
RICHARD.
FRITZ.
JUNG ✻.
REUSS ✻.
SCHMIDT.
} Professeurs de la Faculté.

M. JUNG ✻, Président de la soutenance.

MM. JUNG ✻,
REUSS ✻,
BRUCH ✻.
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE SUR LA SOUFFRANCE

D'APRÈS JOB.

Introduction.

Parmi les questions qui ont constamment agité l'intelligence humaine, et dont la solution se poursuit depuis le commencement du monde, une des plus importantes, une des plus choyées pour ainsi dire par la pensée, est sans contredit celle de la souffrance. Penseurs profonds, hommes légers et superficiels, riches et pauvres, tous ont cherché à se l'expliquer, tous ont fait des efforts pour la comprendre, car tous l'ont ressentie, la ressentent ou la ressentiront. D'où vient la souffrance? Pourquoi vient-elle? Quel est son but? N'est-ce pas là la lamentation interminable et sublime des siècles passés? N'y a-t-il pas dans ces quelques mots de quoi torturer encore les esprits penseurs des siècles futurs?

Née avec le premier homme, la souffrance s'est développée avec lui. Simplement physique à la naissance, elle est devenue morale et partant plus intense avec le progrès de la civilisation. L'homme, se développant, a acquis des besoins nouveaux : il a aperçu des imperfections qu'il ne soupçonnait pas: nouvelle souffrance. « Ce qui suffisait à la curiosité de nos pères, est impuissant à rassasier la nôtre : c'est là une source de souffrances. Ces fêtes, ces symboles, ces rites qui contentaient ou du moins désaltéraient leur raison, sem-

blent à la nôtre froids ou dénués de sens : autre source de souffrances ; à ces habitudes de ne s'inquiéter que d'un très-petit cercle, de borner ses affections à quelques êtres, succèdent un patriotisme plus large, des affections plus cosmopolites, un sentiment humain plus développé: nouvelle source de souffrances » (Cahen : la Bible, traduction nouvelle; Paris, 1851, p. 43). Au vague de son esprit sur cette question, il n'avait d'autre consolation à opposer que des croyance religieuses, peut-être plus vagues encore.

Pour les Grecs tout s'expliquait par le mot *ἀναγκη*. Les Latins croyaient répondre à tout par leur *sic voluere Fata*. Cependant ces mots de *fatalité*, tout en résumant et en expliquant pour ces générations éteintes tous les malheurs, avaient pourtant, eux aussi, tout comme dans d'autres âges, nous le croyons du moins, rencontré des contradicteurs sceptiques, dont le cœur généreux et l'intelligence prévoyante et précoce ne pouvait s'en accommoder. Hommes à l'imagination ardente et sensible, fixant leurs yeux vers l'avenir, ils nous ont laissé dans leur horizon incertain, pour nous servir de jalons plus tard, les plaintes de l'homme bon en lutte contre le destin[1].

Les Hébreux, beaucoup plus avancés sous le point de vue religieux et moral, voyaient dans la souffrance un châtiment envoyé par Jéhovah. La croyance religieuse du rapport constant de Dieu avec l'homme, le formalisme étroit et scrupuleux avec lequel ils étaient tenus d'observer la loi de Dieu avaient peu à peu fait naître l'idée que la souffrance venait seulement frap-

[1] Sophocle, *Œdipe à Colone;* Eschyle, *Prométhée.*

per l'homme qui avait transgressé la loi. Les enfants, responsables de la faute des parents, pouvant être punis pour eux, leur servaient à expliquer le bonheur présent de l'homme *impie*.

A l'époque de Job, les croyances religieuses ont changé, et avec elles les idées sur la souffrance. Le démenti constant que recevaient les anciennes croyances, les avait fortement ébranlées. Le trouble se faisait dans les esprits. La théorie séculaire que chacun est récompensé par Dieu d'après ses mérites par une gratification terrestre ou « dans le sein d'Abraham, » gratification toujours matérielle, était fortement secouée dans sa base et n'était plus soutenable devant les besoins nouveaux qui se faisaient jour de toute part[1].

Vers l'an 1000 avant notre ère, le monde sémitique, entrant à pleines voiles dans la voie des civilisations profanes, ne pouvait plus admettre ces théories vermoulues et surannées. Le Scheol, séjour souterrain (dont on avait une idée fort peu claire), ressemblant beaucoup au tombeau, ayant beaucoup de rapports avec les enfers de l'antiquité païenne, ne pouvait plus suffire à des hommes qui commençaient à entrevoir, ou du moins à pressentir l'immortalité. Le scepticisme commence à se faire jour de toutes parts, et c'est ce scepticisme naïf encore qui, joint aux aspirations vers un inconnu qui réponde mieux aux besoins du cœur, devient le besoin de toute une époque, et ce besoin, c'est du moins notre opinion personnelle, se traduit dans la pensée d'un seul par le poëme de Job.

[1] Renan, *Étude sur le poëme de Job.*

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Dans notre poëme, comme partout ailleurs du reste, la souffrance se manifeste de deux manières. Elle est physique et morale. Si nous mentionnons ces deux manifestations inséparables, c'est que dans le développement de l'une (morale) au détriment de l'autre, nous croyons voir l'esprit général de toute une époque, souffrant d'une ignorance qui ne lui permet pas de résoudre un problème qui la trouble.

La souffrance physique nous apparaît ici avec ses formes ordinaires. Job perd ses richesses ; plus tard, il est frappé dans ses affections de famille ; en troisième lieu, il est frappé en personne, par cette maladie propre aux Hébreux, de la même espèce que la lèpre, mais plus terrible, à laquelle on a donné le nom d'*Éléphantiasis*[1]. Tout ceci est exposé en très-peu de mots dans le prologue, le poëme ne revient pas longuement sur ce sujet, il roule en entier sur la souffrance morale.

Job est un homme « juste et intègre » ; le prologue nous le dit. Il satisfait aux lois religieuses de son Dieu ; il fait des sacrifices de peur que ses fils et ses filles n'aient péché. Sa tente a toujours reçu la veuve et l'orphelin ; il a rendu la justice avec impartialité ; en un mot, il a suivi avec un rigorisme servile les ordonnances de son Dieu. Pourtant il est frappé de toutes les manières. Voilà ce qui l'étonne et le surpasse. La religion de ses

[1] La science médicale moderne y a vu une maladie suite d'excès du libertinage. Strasbourg, thèse de médecine, 1862.

pères lui a appris que Dieu ne punit jamais que le méchant. Cette croyance, ses trois amis viennent la lui rappeler encore par leurs banales consolations. Représentant les idées accréditées à cette époque, ils lui reprochent des fautes cachées et lui soutiennent que ses malheurs n'ont d'autre origine que ses péchés, et qu'un repentir sincère peut seul les faire finir. Ausi, devant toutes ces impossibilités, oublie-t-il bien vite la souffrance physique. Ce qui surtout est malade en lui, ou, pour mieux dire, ce qui souffre, c'est son intelligence, sa raison et son sens religieux: « La douleur réelle, ac-« cablante, morne, n'est pas tant celle qui le frappe « dans son bien-être et dans ses affections, que celle « qui brûle son imagination, son cœur, son intelli-« gence » (S. Cahen, p. 45). Quel est donc ce cataclysme incompréhensible? Dieu serait-il devenu injuste, ou bien entrerait-il dans ses desseins de frapper aussi l'homme juste? De là ses doutes, de là ses ironies, de là ses blasphèmes, de là ses raisonnements à perte de vue et qui pourtant le ramènent toujours à ceci: mais d'où vient donc la souffrance? pourquoi vient-elle?

D'où elle vient? Ce que le commencement du poëme nous dit sur ce sujet, la fin nous le dit. L'auteur du livre de Job, et, avec lui, son époque, ne peut sortir de sa sphère de croyances. C'est Dieu et toujours Dieu qui envoie la souffrance. Bien éloigné encore de ce dogme consolant, de ce baume énergique que le christianisme a importé avec lui sur la terre, nous voulons parler de l'immortalité de l'âme [1], l'auteur du

[1] Les Hébreux n'admettaient qu'une espèce de résurrection des corps, encore n'en avaient-ils qu'une idée fort vague.

livre de Job, forcé d'admettre que Dieu est la source du mal, ne peut s'expliquer pourquoi il frappe l'homme qui accomplit le commandement de Dieu, et, dans son incertitude, il est obligé de dire : « le mal, en effet, ne « sort pas de la poussière et le châtiment ne germe pas « du sol [1]. »

Néanmoins la conscience proteste. A l'opinion générale que l'homme n'est malheureux que lorsqu'il est coupable, Job se pose comme preuve du contraire. Pour un motif qu'il ne peut s'expliquer, Dieu le frappe ; aussi, fort de sa conscience honnête et sans tache, ne craint-il pas de lui résister et de lui demander des explications. Il a la confiance que ses misères, si Dieu pourtant ne le punit pas de sa hardiesse d'entrer en lutte avec lui, il a la confiance, disons-nous, que ses misères finiront : « Je sais que mon vengeur (mon Goël) « est vivant, et qu'il se lèvera quelque jour sur ma « poussière ; il se lèvera après que cette peau aura été « rongée... Privé alors de ma chair, je le verrai..., c'est « Dieu ! Et celui que je verrai sera propice à ma cause » (chap. XI). L'approbation de sa conscience lui donne un courage et une hardiesse incroyables. Il est brisé physiquement, mais il est ferme, et contrairement à l'opinion de Bridel, nous dirons que cette fermeté a peut-être sa base dans cet orgueil propre aux races orientales [2]. Aux longues dissertations de ses amis, qui veulent à toute force qu'il soit coupable, Job réplique par des arguments victorieux [3], et oppose l'expérience à

[1] Renan, *Étude sur le poëme de Job*, p. 20.

[2] Bridel, *Introd.* XXXIII.

[3] Herder, *De la poésie des Hébreux*, p. 108. Trad. franç., éd. in-12.

l'expérience (Bridel, p. 89). Il voudrait n'avoir d'autre juge que Dieu; devant lui, du moins, son innocence serait reconnue.

Job ne peut admettre l'égale répartition des biens et des maux proportionnellement au mérite. L'Être suprême frappe indistinctement les gens de bien et les coupables. De cette idée une autre surgit. La souffrance pourrait bien être envisagée d'une autre manière, peut-être comme épreuve, car la sagesse de Dieu est insondable; il a des vues que nous ne pouvons comprendre; aussi, quoique dans le malheur, devons-nous pourtant ne pas nous laisser abattre. Que nous soyons coupables ou que le malheur nous frappe sans cause, nous devons marcher la tête haute dans le chemin de la justice. « N'importe, le juste persévérera dans sa voie, « celui dont les mains sont pures, se fortifiera dans « sa pureté [1]. »

Par moments pourtant, Job semble avoir trouvé le nœud de la question, son esprit inquiet semble avoir trouvé « une issue au cercle fermé dont l'homme ne de- « vait sortir que par un appel à l'avenir. » Par moments, ses regards errants dans l'éternité semblent apercevoir cette patrie céleste où nous attend l'immortalité. Il semble comprendre que tout ne se borne pas à cette terre où les malheurs l'accablent. Pourtant, malgré sa courageuse hardiesse, malgre les élans de son imagination vive et ardente, le poëte ne peut arriver à la solution désirée. Impuissant pour se débarrasser des langes du matérialisme de son siècle, son eschatologie, produit de son époque et surtout de ses connaissances reli-

[1] Bridel, *Job.* p. 60.

gieuses, est presque totalement matérielle. Comme compensation à ses douleurs imméritées, il espère une place à part dans les enfers, jusqu'à ce qu'il revienne à la vie : « Oh! si tu voulais du moins me mettre à part dans « l'enfer ! » Mais ceci est encore très-vague dans son esprit. Ce n'est qu'un éclair. On dirait qu'il a peur de sa hardiesse; aussi son interrogation est-elle douloureuse quand il dit : « Mais l'homme, une fois mort, re- « vit-il ? » Et comme s'il voulait en atténuer l'effet, il ajoute : « Ainsi, tu détruis l'espérance de l'homme, tu « l'écrases sans retour et il passe. » Toutefois il espère qu'il sera vengé, « et la vive intuition des justices de « l'avenir lui faisant dépasser la mort, il déclare que son « squelette verra Dieu [1]. Mais ces éclairs sont toujours « suivis de plus profondes ténèbres. La vieille théorie « patriarcale revient et pèse sur lui de tout son poids; « le spectacle de la misère de l'homme, les lentes des- « tructions de la nature, cette horrible indifférence de « la mort qui frappe sans distinction le juste et le cou- « pable, l'homme heureux et l'infortuné, le ramènent « au désespoir. » Ses regards incertains ont eu beau errer dans l'horizon métaphysique, le phare lumineux a été constamment voilé pour ses yeux interrogateurs. Il a l'espoir, il est vrai, que son squelette verra Dieu, mais il n'est pas assez mûr pour voir au delà, et ce n'est que bien longtemps après, ce n'est qu'après de bien longues souffrances que le jour s'est fait. Devant les démentis énergiques et constants donnés par la Providence à l'ancien ordre établi, Iseraël a bien dû, malgré sa raideur religieuse, se résoudre à plier devant l'expérience et les faits victorieux. Il a été forcé de consentir

[1] Renan, p. LXXXIII.

à l'évanouissement de son utopie la plus chère. Il a été obligé de créer un monde « pour servir de compensa-« tion et de réparation à celui-ci, » et d'abandonner l'idée de changer les conditions de celui-ci : « C'est « quand ce rêve grandiose s'évanouit devant la prolon-« gation obstinée du vieux monde, et que le renouvel-« lement prochain de l'univers ne fut plus attendu que « de quelques millénaires attardés, que l'on transporta « à un jugement particulier et aux destinées de l'âme « individuelle, ce qui jusque-là avait été entendu d'une « rénovation totale et prochaine de l'humanité[1]. »

Comme nous l'avons déjà dit en passant, le livre de Job représente pour nous toute une époque. L'auteur, partageant le doute universel de son temps sur les anciennes croyances, a cherché à se les expliquer. La nécessité du mal, sa mystérieuse origine, voilà ce qu'il voudrait connaître. Rejetant l'ancienne tradition du bonheur proportionné au mérite et au démérite sur cette terre, il voudrait, mais en vain, trouver une compensation future. La seule compensation qu'il puisse atteindre est encore matérielle et terrestre. L'épilogue nous le dit. Job rentra dans tous ses biens et fut même plus puissant qu'auparavant. Cette compensation, pour être matérielle et terrestre, n'en existe pas moins. C'est un pas de fait. L'époque de Job, nous le croyons du moins, d'après ceci, et cela sert à établir une de nos opinions précédentes, ne pouvait plus admettre que la vertu ne fût récompensée : elle ne pouvait admettre que l'homme dont la vie est irréprochable fût le jouet de la destinée. Mais trop près encore de la naissance du monde, trop

[1] Renan, LXXXVII.

arriérée dans ses croyances religieuses et philosophiques, elle ne pouvait dépasser la mort. Le tombeau, c'était son horizon; elle n'osait ou plutôt elle ne pouvait encore franchir complétement le cercle que lui avaient tracé les croyances de ses pères. Le respect pour la religion, la crainte de Dieu lui défendait de porter un regard trop téméraire vers l'avenir. Dieu tout-puissant et tout-juste ne reconnaît personne d'innocent, par conséquent le mal qui frappe l'homme est toujours légitimé par une faute cachée; telle est la théorie vraie, mais vague, de l'auteur du poëme. Aussi, comme personne ne peut sonder Dieu, vaut-il mieux hésiter sur ses voies que de douter de sa justice et de sa bonté, et de faire de la volonté divine l'esclave de chaque acte individuel[3]. Toutefois les besoins de l'époque demandaient une rémunération quelconque, et l'auteur de Job l'a donnée comme il pouvait la donner.

II.

Le livre de Job est, sans contredit, un des livres qui a donné lieu aux interprétations les plus diverses. Les résultats suivants donnés par plusieurs auteurs différents sur le but du livre le prouveront suffisamment.

Parmi les opinions allemandes, nous citerons celles de Hävernick, d'Ewald et de Hitzig. Le premier y voit un essai de conciliations entre le malheur du juste et la justice de Dieu. Si cet auteur (nous n'en savons rien) admet comme moyen terme entre le malheur du juste et la justice de Dieu la compensation que nous avons cru trouver dans Job, nous nous rangeons volontiers à son opinion qui devient identique à la nôtre.

[1] *Discours de Dieu.*

Ewald voit dans notre poëme la préparation à la doctrine de l'immortalité de l'âme. Cette opinion qui s'appuie, croyons-nous, sur le passage de Job: « Car je sais « que mon Rédempteur est vivant et qu'un jour il s'élè- « vera sur la terre, et lorsque mon corps aura été con- « sumé, je verrai encore le Seigneur dans ma chair. Je « le verrai moi-même de mes yeux, oui, moi-même, je « le contemplerai de mes propres yeux. Voilà le désir qui « brûle mon cœur; » cette opinion, disons-nous, nous paraît avoir sa raison d'être, non pas que nous croyions que ce passage exprime clairement l'immortalité de l'âme. Bien loin de là. Nous voulons bien admettre que ce passage exprime la résurrection, mais cette résurrection vague des Hébreux, cette résurrection toute corporelle ou plutôt toute charnelle. Ce qui nous fait admettre cette hypothèse, c'est ce que nous avons déjà exprimé plus haut, à savoir: que l'auteur de Job et son époque éprouvaient le besoin, besoin intime et profond, d'une compensation au malheur immérité. Il y a bien loin, il est vrai, de cette compensation au dogme de l'immortalité de l'âme. Ce besoin, pour devenir une croyance réelle, a bien besoin d'être épuré. Tout cela, nous sommes forcés de le reconnaître. Toutefois ce besoin de compensation existe, par conséquent il est réel. Par là l'éveil est donné à la conscience et au sentiment religieux. Le premier pressentiment de l'immortalité ne pouvait être une vue claire et précise de ce qui est devenu non-seulement dogme, mais besoin impérieux et baume consolateur de l'humanité. Comme toutes les grandes et sublimes idées, cette aspiration, pour devenir croyance, pour se développer, avait besoin du développement de l'humanité et devait le suivre. C'était donc

à un âge plus avancé et plus favorisé par la Providence qu'il était permis de soulever le voile des croyances futures. L'auteur de Job les pressentait. Il les a formulées, non comme il le voulait, mais comme il le pouvait. C'est ce pressentiment qui nous paraît avoir servi de jalon à l'humanité dans son développement sur cette croyance, et c'est en ce sens que l'opinion d'Ewald nous paraît rationnelle, quoique nous croyions qu'il s'est trompé sur le but du poëme.

Hitzig voit dans Job la démonstration de l'insuffisance de la doctrine mosaïque sur la rétribution temporelle. Cette idée, très-certainement, se trouve dans Job. Elle est même longuement analysée. Job la proclame à haute voix; c'est un de ses grands arguments pour démontrer son innocence. C'est une idée toute secondaire; l'idée-mère, nous l'avons déjà exposée.

Parmi les auteurs français, la divergence est tout aussi bien tranchée, pour ne pas dire beaucoup plus. Nous mentionnerons Genoude, Bridel, Cahen, Renan etc.

Genoude voit deux choses dans le poëme. Admettant l'inspiration pleine et entière du livre de Job et la réalité totale du personnage, c'est-à-dire prenant tout à la lettre, il dit ceci : « Il a représenté deux traits de la vie du Christ : sa persécution et sa patience, type imparfait sans doute, mais sans cette imperfection on aurait pu s'y tromper, et prendre la figure pour le modèle.» Pour nous et pour tous ceux qui ont lu ce livre sans une idée préconçue, le change ne nous paraît pas aussi facile que veut bien le dire Genoude. Qu'on veuille établir un rapprochement entre Christ et Job sous le rapport des persécutions, ceci pouvait s'ad-

mettre à la rigueur, s'il était permis d'allier aussi impudemment le sacré et le profane. Quant à cette admirable patience que Genoude se plaît à trouver chez Job, nous sommes forcé d'avouer qu'il nous a été impossible, malgré notre bonne volonté, de l'y découvrir. Ce qui nous étonne d'autant plus dans cette assertion de Genoude, c'est de le voir lui, traducteur de Job, pour en arriver à un résultat pareil, « s'exposer à prendre la figure pour le modèle.» Peut-être encore s'est-il inspiré de cette parole de Luther : « L'auteur de ce livre a peut-être voulu rester toujours intraduit [1],» et nous ajoutons incompris.

Il est un fait bien certain, c'est que, si Job possède des vertus, il ne peut pas revendiquer celle de la patience. Son impatience égale tout au moins ses souffrances. « Périsse le jour où je suis né,» dit-il. « Il réunit par intervalles le fatalisme panthéiste du héros de l'antiquité et le scepticisme nihiliste du héros incompris du monde moderne, tant il est assiégé comme eux de doutes et de contradictions. » En fait de patience, « il regrette d'avoir reçu la vie, de ne pouvoir goûter le repos du néant (III, 11) ; il déplore le funeste présent d'une vie *dont les voies lui sont inconnues* (III, 23. Cahen).

Cette affirmation de Genoude sur la patience de Job a sa base, à notre avis, dans la légende dont on s'est plu à entourer le héros biblique ; l'erreur, dit Bridel, a sa source dans le prologue, et comme elle s'était enracinée dans l'esprit du peuple, l'apôtre saint Jacques crut devoir s'y conformer. Les Pères de l'Église sont

[1] *Lettre de Luther à Spalatin*, 1524 (OEuvres, XXI, 888).

allés plus loin, et ont chargé un tableau qui n'avait pas besoin de l'être.

A côté de ces assertions, qui ne peuvent résister même à un examen superficiel, Genoude en pose une autre beaucoup plus solide. Le livre de Job, dit-il, pourrait bien être «la plus admirable apologie des voies de Dieu envers les hommes.» Avec l'idée chrétienne que les voies de Dieu sont insondables, et qu'au lieu de nous plaindre dans le malheur, nous devons tourner nos regards vers le Très-Haut et nous reposer sur lui avec confiance, nous accorderons une valeur à cette opinion, mais une opinion relative, en ce sens que cette idée, qui très-certainement se trouve dans le poëme, n'est pourtant qu'une idée placée au second plan.

Bridel, comme tous les auteurs qui bon gré mal gré veulent que tous les livres du Canon soient inspirés, voit toutes sortes de choses dans notre poëme. Il n'examine que les détails, et n'exprime nulle part une idée d'ensemble. Pour lui, le livre de Job est une espèce de spécifique pour toutes les conditions de la vie. Ce livre est tellement complexe que chacun peut y trouver ce qu'il lui plaît. Que l'on soit philosophe, littérateur, naturaliste, voyageur; que l'on soit dans la joie ou l'affliction, il y en a pour tous les goûts. Laissons-le parler lui-même. «Et d'abord il est de nature à intéresser fortement les lecteurs de tout âge, de tout sexe et de toute condition: c'est qu'il nous parle continuellement de Dieu et de l'homme..... Il étonne les amis de la littérature orientale par son antiquité prodigieuse; le philosophe y rencontre un coutumier des mœurs..... qui sont bien dignes de devenir le sujet de leurs mé-

ditations..... Le chrétien.... se pénètre d'une vive reconnaissance envers Dieu, qui a daigné venir au secours de la raison humaine, et nous manifester des dogmes que nous ne pouvons connaître que par une révélation..... Enfin je ne connais aucun ouvrage qui soit plus propre à nous faire sentir le néant des choses humaines, à détacher nos cœurs des biens de ce monde et à tourner nos regards vers un monde meilleur[1]. » A la page XLV, il semblerait pourtant exprimer le but du poëme quand il dit : « Par exemple, si Job a souffert, sans l'avoir mérité, pour la gloire de Dieu et l'honneur des hommes, il mérite une récompense. Cette récompense lui est donnée dans l'épilogue.» Mais ces paroles se rapportant à une question d'authenticité de l'épilogue, nous n'osons infirmer, surtout d'après ce qui précède (et cela parce que l'opinion de l'auteur devrait se trouver exprimée en ce passage), que ce soit la véritable pensée de Bridel.

D'après Cahen, le livre de Job n'est rien moins qu'un chapitre détaché d'une *morale en action*, qu'une banale consolation à l'usage des malheureux. Dans Job, ce qui domine, c'est le sentiment de la faiblesse humaine et de son infirmité naturelle. C'est le sentiment de l'impuissance native de l'homme, ou plutôt de cette disproportion, sans nom, sans explication et sans consolation, qui existe entre lui et son auteur (voy. Cahen, *Essai sur la philosophie du poëme de Job*, p. 42).

Pourtant il y a plus, « il semble que le philosophe poëte se soit posé la question de l'existence du mal, de sa raison d'être, de sa fin. Qu'est-ce que le mal,

[1] Bridel, *Introd.*, p. 38.

quelle est sa nature, quelles sont ses formes principales, quel est son but, son rôle, sa place dans la vie humaine?»

Toutefois ce n'est point l'opinion capitale de Cahen. « Nous ne pouvons voir, dit-il, dans les conclusions de l'auteur que la réfutation de ce banal optimisme, qui est en contradiction avec les faits et les lois de la raison (p. 62). » Cet optimisme est celui qui prétend que le monde, tel qu'il s'offre à nous, réalise la plus grande somme de bien possible, et que le mal n'y est pas ce que l'on croit.

Cette opinion est en grande partie adoptée par Renan. Ce savant traducteur admet très-bien que le poëme soit la réfutation de cet optimisme, mais il y voit plus. Il fait de Job l'expression du trouble incurable qui s'empara des consciences à l'époque où la vieille théorie patriarcale, fondée uniquement sur les promesses de la vie terrestre, devint insuffisante. Il y voit surtout une phase de ce drame douloureux de l'histoire : le démenti donné au devoir par la réalité.

M. le professeur Bois trouve le sujet du livre dans le prologue. Le juste éprouvé par Satan reniera-t-il Dieu, quoique son épreuve lui paraisse imméritée? Les discours de ses amis mettent Job dans la nécessité d'accuser Dieu ou de faire mentir sa conscience en s'avouant coupable. A la première épreuve Job répond : *l'Éternel l'a ôté, l'Éternel soit béni.* A la deuxième, il est troublé en son cœur, mais il ne *péche point par sa bouche.* En troisième, il va jusqu'au blasphème, mais il triomphe à la fin. Dieu est reconnu juste et sage. Job est fidèle, il est récompensé sept fois autant. Pour M. Bois, le livre de Job traite, non une question

de métaphysique, mais une question de fidélité, et cette question est très-bien résolue[1].

Toutes ces opinions ont une valeur incontestable, qu'il serait très-maladroit et très-injuste de leur refuser. Néanmoins, malgré leur solidité, malgré l'autorité sur cette matière de ceux qui les ont énoncées, nous ne pouvons les admettre complétement; car pour nous, comme nous l'avons déjà énoncé, ce livre n'est autre chose que l'expression d'un auteur et d'une époque ayant besoin d'une compensation au malheur immérité.

DEUXIÈME PARTIE.

Écartons d'abord quelques théories sur la souffrance avant de donner notre opinion personnelle.

Le premier système est l'optimisme : tout est ici-bas pour le mieux, ce monde est le meilleur des mondes. Parfois, il est vrai, l'homme y souffre, mais ses maux sont plus que compensés par les biens excellents attachés à la vie. Qu'il goûte en paix sa céleste béatitude, qu'il jouisse du présent sans chercher dans les nues un bonheur impossible ou du moins incertain. A cette théorie, nous répondrons avec M. Éd. de Pressensé : « C'est la solution des gens bien portants, qui ont plus de santé que d'idéal. Qui est satisfait montre qu'il n'a rien compris aux immortelles aspirations de notre nature. »

La théorie opposée est le pessimisme qui n'a pas une plus grande solidité. Voir dans la vie une malédiction,

[1] *Auditoire de théologie de Montauban.* Cours de M. Bois, 1861-1862.

peut satisfaire le misanthrope égoïste. Pour nous, nous ne pouvons comprendre une pareille théorie.

Nous ne pouvons adhérer non plus au système de Joseph de Maistre, qui voit dans la souffrance une vengeance du Tout-Puissant. Supposer chez Dieu ce que les lois humaines défendent, le mesurer au mètre de nos passions charnelles, le juger d'après nos haines, c'est pousser le parodoxe jusqu'au blasphème. Non, Dieu ne se venge pas ; il est amour.

Nous allons maintenant analyser la souffrance telle que nous la comprenons. Pour réaliser le grand et unique but de sa vie, pour faire son éducation spirituelle, et avancer, bien que lentement, vers la perfection qu'il a pour devoir d'atteindre, l'homme a reçu de la Providence des moyens nombreux et divers, mais rentrant tous dans les grandes catégories du bonheur et du malheur, de la joie et de la souffrance. Un jour, un seul jour, rempli par le bonheur, n'est-il pas un avis donné à l'homme pour rentrer en soi-même, songer que ce moment de plaisir n'a qu'une durée éphémère, ne pas s'endormir dans une sécurité aveugle et confiante et puiser ainsi dans une méditation sérieuse des forces pour l'heure de l'adversité? Et à leur tour les leçons souvent si cruelles de l'expérience ne sont-elles pour rien dans cette marche lente, mais sûre, vers le progrès que poursuit l'humanité? Ne sont-ce pas elles qui forment ces grands et beaux caractères que rien ne peut abattre, que chaque coup de la fortune trouve inébranlables et voit armés de nouvelles forces, la tête haute, respirant un nouveau courage et toujours prêts à recommencer une lutte qui les grandit, car chaque combat est marqué pour eux par une nouvelle victoire!

La souffrance, telle que chacun apprend à la connaître, l'influence nuisible ou heureuse qu'elle exerce sur notre vie, la part qu'elle a dans notre développement spirituel, notre perfectionnement infini, voilà les points sur lesquels nous allons baser notre exposé. Sans prétendre épuiser le sujet et en tirer toutes les conclusions qu'une étude spéciale pourrait déduire des faits qu'elle trouverait dans ses investigations, nous envisagerons la souffrance, ainsi que nous l'avons déjà dit au commencement de cette partie, comme moyen d'éducation pour l'homme, nous plaçant ainsi à un point de vue indiscutable et qui restera notre guide.

La souffrance est ordinairement définie ainsi : une affection pénible qu'éprouve notre âme par l'absence d'une chose désirée, ou la présence d'une chose désagréable. Cette définition concise, au premier abord, peut cependant se réduire. Personne n'aura de la peine à reconnaître que ces deux termes, bien que rendus par des mots différents, se confondent dans l'idée. La souffrance, y est-il dit, naît de l'absence d'un bien ou de la présence d'un mal. La privation d'un bien, qu'est-elle autre chose qu'un mal? Et la présence d'une chose désagréable n'implique-t-elle pas nécessairement l'absence d'un bien? Réunissant les deux points en un seul, nous dirons donc : la souffrance est l'état de l'âme douloureusement affectée. Ces deux définitions nous étant nécessaires pour notre travail, nous les avons signalées.

Examinons d'abord la souffrance telle que chacun apprend à la connaître, telle qu'elle s'impose à nous par la force des circonstances. Envisageons-la d'abord rapidement comme absence d'un bien. La privation d'un bien, comme le prouvent les expressions de notre

langue, qui sont non moins nombreuses dans les autres, se manifeste par un sentiment désagréable qui se produit d'abord dans le cœur, pour passer ensuite dans l'esprit qui le transmet aux sens. Cette impression est le premier élément de la souffrance dans l'éducation de l'homme. L'esprit fait un travail tout naturel, il revient sur la cause de son tourment qu'il analyse pour en chercher l'origine première.

Après avoir établi que la souffrance s'attache ainsi à tout notre être, examinons-la, comme nous l'avons dit, comme conséquence de la privation d'un bien. Et ici nous n'avons naturellement à examiner que le bien moral, car c'est vers lui que tendent en dernier ressort les désirs les plus ardents et les plus nobles de l'homme, désirs indestructibles dans notre cœur, quoique parfois assoupis par d'autres plus matériels et plus grossiers. Ce désir du seul vrai bien ou de la vertu, et par là d'une conscience pure et tranquille, existe chez tous les hommes et les possède avec plus ou moins de force. L'homme est alors forcé de réfléchir sur ce désir constant qui le dévore et qu'il a parfois peut-être essayé d'étouffer. Engagé dans cette voie, il ne tarde pas à reconnaître tous les vrais avantages que présente ce bien qui lui manque, et il souffre de s'en voir séparé. Cette souffrance est donc salutaire surtout pour les cœurs habitués à se sonder un peu. Oui, elle est salutaire, cette souffrance résultant de la privation d'un bien. Elle est salutaire à l'homme, car elle le met face à face avec sa conscience. L'homme pécheur a alors le sentiment qu'il n'est pas dans l'ordre. En effet, sans cela comment expliquer ces ennuis impuissants qui viennent l'agiter dans les plaisirs les plus purs et dans ses joies même

les plus bruyantes? Où trouver la cause de ces dégoûts subits de ce qu'on avait le plus convoité; cette nonchalence à poursuivre des intérêts importants, succédant à une activité désordonnée, si ce n'est dans ce témoignage intérieur qui crie à l'homme du fond de son être, que tous ces objets de sa vie, ses espérances et ses rêves, ces idoles de son cœur, ne constituent pas le but qu'il a à atteindre, les espérances qu'il a à réaliser? Oui, cette souffrance donne à l'homme le sentiment qu'il est venu faire quelque chose d'important et de noble sur cette terre et qui doit se continuer dans l'éternité. Aussi, même dans sa vie agitée, l'homme se reproche-t-il ses jours perdus, ses forces mal employées, ses pas égarés loin du but. Même dans ses meilleurs moments et à ses heures d'enthousiasme, l'homme n'oublie que rarement ses erreurs et ses fautes, et il se les reproche, comme il se reprochait tantôt la vanité de ses occupations. D'après ces développements, nous nous posons cette question : *L'épuration aussi complète que possible de la conscience, entre-t-elle dans l'éducation de l'homme et partant de l'humanité ?* Nous l'affirmons.

De la conscience épurée à la foi, il n'y a qu'un pas, et ce pas, la souffrance nous le fait facilement franchir. La conscience sur la voie de l'épuration est ulcérée. Dans le travail de l'esprit, précédant celui de la conscience, elle a appris à connaître pourquoi elle souffre. Ce fait acquis, elle se tourne naturellement vers celui d'où elle sait que la souffrance procède. Elle se pose alors cette question : mais pourquoi la souffrance vient-elle sur moi? Rejetant bien vite l'idée d'une expiation, d'une satisfaction, d'une vengeance, elle se tourne avec

bonheur vers l'idée de l'Évangile. Bénissant la main qui le frappe, et s'inclinant sans murmure devant les arrêts mystérieux de la Providence, l'homme se plaît à regarder la souffrance comme une épreuve, un moyen d'augmenter sa foi. Cette pensée grandit son courage, elle lui rend la confiance en Dieu qui ne fait jamais rien sans raison. Le christianisme lui a dévoilé ce phare lumineux que les faibles regards de Job ne pouvaient atteindre. L'immortalité de l'âme et l'éternité déroulent devant lui leur consolante et terrible perspective. La souffrance peut le briser ici-bas, il pleurera, mais sans murmure, il entrevoit la fin de la lutte, une compensation future et éternelle l'attend. Les yeux tournés vers Golgotha, dans une sainte contemplation devant la croix dix-neuf séculaire du Christ, il s'écriera avec son Sauveur : « Père, que ta volonté soit faite. »

L'idée d'être mis à l'épreuve produit encore autre chose ; c'est ce que nous appellerons le résultat humain. Cette idée engendre chez l'homme une sorte de fierté, mais une noble fierté. Malgré la certitude de sa victoire, il le trouve beau ce combat, à cause des obstacles, et il dit avec le poëte:

« La vie est un combat dont la palme est aux cieux. »

Toutes ses aspirations, tous ses efforts, toutes ses peines tendent vers cette palme immortelle. Sa tête, un moment courbée par la souffrance, il la relève avec courage ; il sait trouver des bénédictions pour la Providence qui l'a choisi comme instrument de ses desseins. Cette fierté, absente en apparence chez quelques hommes, existe pourtant réellement, surtout d'une manière ma-

nifeste chez le chrétien. L'homme se crée pour ainsi dire un rôle (malgré que la scène se passe dans son intelligence), dans lequel il y va de son honneur de ne pas faiblir. C'est ce qui explique ces caractères soi-disant trempés et indomptables qui, par un calme feint, par un courage tout extérieur, peuvent donner le change et éblouir un œil peu exercé, mais qui cachent en réalité sous une enveloppe impassible une âme froide et dans laquelle tout sentiment est fortement endormi. De tels hommes ne sont par rares, surtout de nos jours où une espèce de stoïcisme est de mode; aussi faut-il se garder de les confondre avec ces cœurs nobles et généreux, pour qui la souffrance n'est pas un vain mot, et l'extérieur du vrai courage une enseigne perfide et mensongère.

Jusqu'à présent nous n'avons examiné la souffrance que comme inattendue. Nous l'avons trouvée, dès l'abord, donnant l'éveil à l'esprit de l'homme et lui faisant analyser l'origine de ses maux. En second lieu, nous l'avons vue s'adressant à la conscience et l'épurant. Enfin, nos investigations nous ont montré sa salutaire influence sur la foi qu'elle grandit et qu'elle rend plus ferme. Il nous reste maintenant à la présenter quand elle frappe l'homme qui l'attend, lorsqu'elle le trouve armé pour la lutte, attendant le combat avec émotion, mais confiance, et concentrant toutes ses forces pour laisser son armure sans défaut. Ce sera le quatrième et dernier point de la souffrance que nous examinerons, comme moyen d'éducation pour l'homme et l'humanité. Nous appellerons ce dernier point: souffrance de l'homme à la vue de l'erreur.

Ces puissantes natures, dont nous venons de parler,

ont existé de tout temps; et certes, si l'humanité s'avance d'un pas lent, mais sûr, vers le progrès, leur nombre ne manquera pas de s'accroître, et sans cesse de nouveaux combattants viendront grossir la phalange des soldats de la vérité, auxquels appartient l'avenir. Mais ces hardis champions rencontreront sur leur chemin maint ennemi qu'il faudra terrasser avant d'arriver à leur but. Et quand, engagés dans la lutte, ils verront souvent leurs efforts se briser contre la masse de leurs adversaires, quand ils se verront arracher des mains la victoire, au moment où ils croiront la saisir, alors eux aussi connaîtront la souffrance. Quand mainte déception viendra éprouver leur courage, et essayer de les arrêter dans leur marche, leur cœur se serrera à la vue de l'inutilité de leurs tentatives, et plus encore à la vue de l'erreur puissante et invincible qui tient encore sous son empire tant de milliers de leurs frères. Mais leurs souffrances mêmes grandiront leurs forces, et, poursuivant sans relâche leur but sacré, le triomphe de la raison et de la conscience, ils feront taire la douleur et chasseront loin d'eux le désespoir qui viendra les assaillir, par une nouvelle ardeur au combat. Souffrir pour une bonne cause sans se laisser abattre, n'est-ce pas là une belle mission? C'est même le plus saint de nos devoirs, et la souffrance ainsi comprise, n'est-elle pas le plus puissant moyen d'éducation pour l'humanité, tant pour ceux qui la supportent sans faiblir sous ses coups, que pour ceux qui voient l'héroïsme de leurs frères, et l'exemple glorieux qu'ils leur donnent? Ceux-ci, aiguillonnés par le remords, ne voudront, ne pourront plus rester spectateurs indifférents de la lutte qui se livre sous leurs yeux. Ils vou-

dront se joindre aux combattants et déploreront les années, les jours, les heures qu'ils auront perdus au service de leurs passions, dans l'esclavage auquel l'erreur les avait asservis. Qu'une fausse honte ne les empêche pas de jeter le fardeau de cette erreur, de rompre avec les préjugés, de s'affranchir du joug humiliant des passions : qu'une vraie honte, qu'une honte salutaire s'empare plutôt d'eux, et que les souffrances qu'une conscience irritée n'épargne à aucun, viennent aussi les éprouver; qu'ils sentent toute l'étendue de leurs égarements passés, qu'ils reconnaissent qu'ils avaient adoré de faux dieux, qu'ils souffrent, jusqu'à ce que l'espoir, ce rayon divin, l'espoir qui naît toujours du repentir, vienne rendre le calme à leur âme tourmentée. Ces souffrances seront la marque, le gage certain de leur conversion; celui qui ne saura, qui ne voudra les accepter, ou qui ne pourra les supporter, sera replongé dans le noir abîme où croupissent les enfants de l'erreur. Mais ceux que les souffrances auront trouvés fermes et résolus, pour eux elles seront une épreuve, mais une épreuve glorieuse, d'où ils sortiront le front ceint des lauriers de la victoire. Ils seront fiers d'avoir souffert de leurs fautes, et ils attendent avec courage et fierté les souffrances qu'ils endureront dans la lutte pour la vérité. Et c'est en vain que dans leur marche vers le but le malheur viendra les assaillir; c'est en vain que la fortune capricieuse leur retirera ses faveurs, et que les honneurs du monde les fuiront. Que leur importent de pareils biens, qui déjà ne sont plus pour eux que des maux, des obstacles dans leur voie difficile, mais glorieuse; loin de là, embrasés d'une sainte ardeur que donne la seule certitude de lutter pour une

bonne cause, ils iront, résolus, au devant du malheur, et se sachant les soldats de la vérité, ils s'écrieront à chaque coup: L'Éternel l'avait donné; l'Éternel l'a repris; que le saint nom de l'Éternel soit béni!

Arrière donc, froides et sèches théories de l'optimisme et du pessimisme! Plus en arrière encore, théories sacriléges et impies d'Épicure, de la vengeance et de l'expiation! Pour vous répondre, partisans d'Épicure, nous avons l'immortalité de l'âme, si cette pensée bienfaisante peut descendre jusque dans le gouffre du sensualisme où votre âme est réduite à néant. Théories de la vengeance et de l'expiation, vous pouvez bien satisfaire la logique, il est vrai, mais vous ne sauriez consoler les cœurs. Vous croyez acquitter une dette? mais la conscience vous dit qu'elle s'accroît au contraire de jour en jour. En vain vous réuniriez toutes les souffrances physiques et morales pour déchirer corps et âme, elles seraient impuissantes pour ôter des cœurs «la trace in-«délébile des fautes passées, noirceurs accusatrices qui «parleront pour vous devant le tribunal de ce souve-«rain juge, dont les yeux sont beaucoup trop purs pour «voir le mal.»

O douleur, puisque tu es un des nombreux moyens et un des plus mystérieux entre les mains du Créateur pour aider l'homme à atteindre son bonheur suprême, sois bénie! Sans fausse honte, nous courbons le front devant les mystères qui t'enveloppent encore; il nous suffit de savoir que si tu brises l'homme, tu le grandis en le rapprochant de Dieu.

Tel est, nous le pensons, l'ensemble et l'ordre des idées que l'on peut déduire de la notion de souffrance. Une philosophie future, un âge plus mûr, surtout, mo-

difieront peut-être notre opinion : loin de nous de le nier. Le progrès, qui est la loi de l'humanité, ne consiste que dans le changement. Chaque nouvel éclaircissement que le temps et l'expérience viendront ajouter au résultat incomplet de nos modestes recherches, nous l'accepterons avec reconnaissance, nous contentant pour aujourd'hui d'avoir exposé avec franchise notre opinion sur un point si important, sur un élément inséparable de la vie humaine, et d'avoir contribué, ne fût-ce que pour nous-même, à la réalisation du grand but de l'humanité, à son éducation.

Vu par le président de la soutenance,
Le 8 décembre 1862.
JUNG.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 9 décembre 1862.
Le Recteur, DELCASSO.